

2^e année N°78

LE NUMERO 25 CENTIMES

13 Mai 1916

Foivre...



GEORGES CARPENTIER ET NAVARRÉ
DEUX CHAMPIONS POPULAIRES SUR LE FRONT.

FOP.47

LA MORT MYSTÉRIEUSE D'UN DIPLOMATE RUSSE

Récit authentique d'une dame de la Cour de Serbie, adapté par F. DUMAINE

TROIS fois déjà, au palais royal de Belgrade, la danse nationale des Serbes, le *Kolo*, avait déroulé ses gracieuses figures au cours du bal qu'offrait le Roi, comme chaque année, à l'occasion du 1^{er} janvier. De nouveau, l'orchestre en attaqua les premières mesures. Ce fut une surprise joyeuse. Dans un brohaha charmant les couples se mirent « en place », et bientôt leurs pas cadencés esquissèrent des figures rappelant assez celles de la polonaise.

A ce moment le coup d'œil, dans les vastes salons fleuris, étincelants de lumière, et où tout ce que Belgrade comptait d'élégances, de notoriétés, se trouvait réuni, était féérique. Les chamarrures des diplomates, les uniformes aux couleurs vives des officiers et les corrects habits « à la française » se mêlaient aux toilettes blanches, si belles dans leur simplicité, portées avec fierté par les femmes de la haute société. C'était, en effet, le costume national qu'elles avaient revêtu, celui qu'elles préférèrent à tout autre. Une tradition veut que ce soit le Roi qui décrète qu'il sera de

rigueur ou non à cette fête du nouvel An; et le patriotisme des femmes est tel, que rien ne les enchante comme de paraître à la Cour dans ce costume qui, pour elles, symbolise l'amour de la Patrie.

— Encore!... Ils n'en sortiront jamais, de leur stupide *kolo*! Cela tourne à la manifestation, à la fin!

Cette réflexion, faite à mi-voix dès que les violons préludèrent, avait été entendue par une jeune fille de vingt ans, M^{lle} Divna K..., type accompli de la Slave et qui, comme toutes, aimait farouchement son pays.

Divna prit congé de M. de Hartwig, le sympathique et si populaire ministre de Russie, avec lequel elle bavardait et, déployant son

On a eu cent preuves éclatantes des soins minutieux qu'ont mis les Allemands et les Autrichiens à préparer cette guerre qu'ils appelaient de tous leurs vœux. Pour s'assurer la victoire, ils n'ont réculé devant rien, et l'on commence à peine à soupçonner quels procédés ils mirent en œuvre, dès juillet 1914, pour se débarrasser des personnalités qui pouvaient contrecarrer leurs projets. Cependant la lumière se fait peu à peu, les premiers voiles se déchirent. Quels drames, encore obscurs, ils nous laissent deviner! En voici un authentique et certes des plus poignants.

éventail, elle alla droit au baron Giesl de Gieslingen, ministre d'Autriche-Hongrie, qui avait prononcé les paroles plus que déplacées parvenues à son oreille.

Elle fut accueillie par un sourire obséquieux.

— Mademoiselle, je n'avais pas encore eu le plaisir de vous présenter mes hommages. Agréiez-les, je vous prie, lui dit, en s'inclinant, le ministre d'Autriche, tandis que sur un signe imperceptible qu'il lui fit son secrétaire s'éloignait.

— Vos hommages me font beaucoup d'honneur, Excellence, répliqua-t-elle; ils sont plus flatteurs pour moi que ne le sont, pour mon pays, vos réflexions sur sa danse nationale.

— Qu'entendez-vous dire par là, Mademoiselle? demanda M. de Giesl feignant la surprise; je ne comprends pas.

— Pour un diplomate, Excellence, je trouve — veuillez excuser ma franchise, — que vous prenez trop peu de soin de voiler votre voix quand il vous plaît de trouver que notre « stupide » *kolo* tourne à la manifestation.

— A l'avenir je m'observerai, Mademoiselle, mais toutefois permettez-moi de vous dire que c'est donner trop d'importance à quelques paroles sans portée. D'ailleurs, que voulez-vous, j'adore la valse...

— La valse viennoise, surtout! Votre préférence s'explique.

— Moins, pourtant, que votre humeur, Mademoiselle. Mais qu'avez-vous donc, aujourd'hui? Vous paraissez nerveuse. Est-ce que M. de Hartwig...?

Divna lança au baron un tel regard que Son Excellence s'arrêta court.

Le ministre savait que la jeune Serbe était une admiratrice passionnée de la politique serbophile de l'ambassadeur de Russie — dont la fille était devenue son amie intime — et qu'elle n'aurait pas supporté que l'on attaquât devant elle, fût-ce par une simple allusion, l'homme respecté auquel il avait voué lui-même une

Le roi Pierre offrait un bal à l'occasion de l'année nouvelle.



Le Prince Alexandre, héritier du trône, assistait à la fête.



Divna K... bavardait avec M. de Hartwig, le sympathique et populaire ministre de Russie à Belgrade.



Le baron Giesl de Gieslingen, ambassadeur d'Autriche à Belgrade, avait voué à M. de Hartwig une haine à peine dissimulée...



J'ai vu.

haine à peine dissimulée. Il estima qu'il serait imprudent d'insister. Cependant, persuadé, à tort d'ailleurs, que la jeune fille était le porte-parole de son rival politique, et voulant se venger sur-le-champ de ce qu'il estimait être une impertinence de la part de Divna, il résolut d'employer une tactique différente.

— Oh ! Mademoiselle, fit-il sur le ton de la sincérité, aurais-je eu l'ennui de vous causer la moindre peine ? Ce serait en tout cas bien involontairement, et je vous en demande déjà pardon. Je suis vraiment désolé de ce que vous semblez toujours me prêter, à l'égard de M. de Hartwig, des sentiments hostiles, alors que mon honorable collègue lui-même sait en quelle haute estime je le tiens.

Divna se laissa prendre à ce langage.

— S'il en est ainsi, répondit-elle radoucie, c'est à moi de m'excuser.

— Vous êtes toute pardonnée, ma chère enfant. Je comprends et je partage, croyez-le, votre admiration pour ce grand diplomate qui, si vous voulez toute ma pensée, n'est pas à sa place ici.

La jeune fille le regarda, étonnée.

— Ne restons pas là, dit le baron, nous finirions par nous faire remarquer. Si nous allions prendre l'air sur la terrasse ? Nous y serions mieux pour causer.

Quelques instants après Divna, qui avait jeté un manteau sur ses épaules pour se protéger contre le froid assez vif, parcourait lentement, au bas de la terrasse, les allées désertes du parc en compagnie de M. Giesel de Gieslingen.

— Vous voulez savoir, dit-il à brûle-pourpoint, pourquoi, à mon sens, votre grand ami, M. de Hartwig, n'est pas à sa place à Belgrade ? C'est fort simple : parce que ses qualités et son talent y sont à l'étroit. Vous conviendrez certainement, Mademoiselle, que la Serbie, si noble et si grande à tant de titres, est un petit pays. C'est dans une capitale importante que M. de Hartwig devrait représenter la Russie. S. M. le tsar n'aurait-elle pas encore reconnu ses qualités ? Qu'attend-elle pour lui confier un poste à sa mesure ?

— Il est certain, convint Divna, que M. de Hartwig serait digne d'être ambassadeur à Paris ou à Londres.

— Vous l'estimez trop pour ne pas l'aider à y arriver un jour.

— Moi ?... Mais comment puis-je... ?

— En m'autorisant à intervenir en sa

faveur auprès de mon Gouvernement. M. de Hartwig est très apprécié à Vienne — Vienne berceau de la diplomatie. Il se pourrait que je parvinsse à l'y faire aller.

— Oui, mais il y serait paralysé, répliqua la jeune fille qui venait de surprendre enfin les intentions de son interlocuteur. Ce serait adroit, en effet, d'interrompre ainsi la tâche qu'il a à cœur de mener jusqu'au bout. Votre pays, permettez-moi ma franchise, Excellence, déteste cet homme,

voir se venger, c'est Divna qui s'était jouée de lui.

L'ambassadeur d'Autriche ne sut contenir son dépit.

— Soit ! fit-il, qu'il reste donc à Belgrade puisque vous l'appréciez au point que vous ne voulez rien faire pour lui. Il n'y est sans doute pas en sécurité autant qu'à Vienne. Mais si, un jour, il lui advenait des histoires fâcheuses — sait-on jamais ? — vous pourriez, Mademoiselle, vous en considérer comme responsable, en grande partie, puisque vous refusez d'assurer sa tranquillité en n'aidant pas à son avancement.

II

SIX MOIS APRÈS

Le dimanche 15 juin (date du calendrier Julien, en retard de treize jours sur le Grégorien), la ville de Belgrade était en fête. On y célébrait, ainsi que dans tout le pays, le premier anniversaire de la conquête des nouveaux territoires. Des kermesses et des divertissements de toute sorte avaient été organisés à cette occasion. Une extrême animation régnait partout, qui s'accrut encore quand vint le soir. Les établissements publics, les cafés étaient bondés de monde. On applaudissait avec un enthousiasme frénétique, après les airs si poétiquement langoureux de la vieille Serbie, les mâles accents de ses hymnes patriotiques et guerriers, exécutés à larges coups d'archets par de nombreux tzigane, (qu'il ne faut pas confondre avec les autres ceux-là ; vivant par colonies chez nous, ils furent toujours dans nos rangs pour défendre, au prix de leur sang, l'honneur et le sol de la Serbie).

Les rues regorgeaient de promeneurs dont le flot s'épandait en un joyeux tumulte à travers la cité.

En passant sous les fenêtres de la légation de Russie, la foule poussait sans cesse des vivats en l'honneur de M. de Hartwig. Rentré chez lui pour le dîner, M. de Hartwig, entouré de sa fille et de M^{lle} K..., devisait en prenant le thé (sa femme, la princesse Hélène, étant allée à Constantinople voir leur fils qui y faisait ses débuts dans la « Carrière »).

— Quel brave peuple, tout de même ! dit le ministre en entendant un redoublement d'acclamations à son adresse.

Ferdinand Dumaine.

(A suivre.)



A CE MOMENT, LE COUP D'ŒIL, DANS LES SALONS DU PALAIS ROYAL DE BELGRADE ÉTAIT FÉRIQUE..

parce qu'il soutient avec ardeur la cause du slavisme. Vous le feriez remplacer par quelqu'une de vos créatures. Eh bien ! vous pouvez en faire votre deuil ! Même si la Russie — ce qui ne sera pas ! — venait à nous abandonner, ce n'est point du côté de Vienne que se tournerait la Serbie. Les appétits de l'Autriche nous sont connus. Et votre intention de nous asservir n'a d'égale, permettez-moi d'être franche, que notre défiance à son égard !

Elle avait débité cela tout d'une traite, avec des tremblements dans la voix qui ne pouvaient laisser de doute au ministre sur l'échec de sa manœuvre ; il avait cru pou-



**LA VIE EST LA PLUS FORTE : SUR VERDUN EN
RUINES, LES HIRONDELLES CRIENT JOYEUSEMENT**

Les obus ont beau ébrécher les maisons de la vieille cité, les canons tonner sur les remparts, les hirondelles sont là. Les soldats les aiment comme les messagères de bonheur annonciatrices de toutes les bonnes nouvelles. Tous ceux qui ont

pris la garde de longues nuits devant l'ennemi et connu l'ivresse des belles aubes guerrières au cri des hirondelles, aiment pour toujours ces oiseaux charmants annonciateurs de toutes les gloires : le printemps, le jour, et, bientôt, la victoire.



LES ARTISTES D'AMÉRIQUE DONNENT A NOS BLESSÉS LEUR BOURSE ET LEUR TALENT

Jusqu'à ces derniers jours, beaucoup d'entre nous étaient persuadés que l'unique souci des Américains était de gagner de l'argent en vendant n'importe quoi à n'importe qui, nations de l'Entente aussi bien qu'Allemagne. C'était oublier le manifeste des Cinq Cents Intellectuels américains, les dons innombrables de ses philanthropes,

le véritable amour pour notre pays de tous ses artistes. Voici pris, pendant leurs danses, dans un festival au profit de nos blessés à New-York, d'admirables artistes qui, après le spectacle, se cotisèrent, pour ajouter à la recette qu'il rapporta, quelques milliers de dollars de leur propre bourse pour les remettre à notre ambassadeur, M. Jusserand.

UNE CARRIÈRE OUVERTE AUX FEMMES : L'ÉCOLE FÉMININE HOTELIÈRE

QUEL sera le sort des femmes françaises après la guerre?...

Avant que demain y réponde, la question vaut qu'on s'en préoccupe. Elle intéresse des milliers et des milliers de femmes que la disparition de centaines de mille hommes va priver du soutien naturel: père, fils, frère, — ou du soutien légal: le mari.

Plus que jamais, par conséquent, la femme ne devra compter que sur elle seule, sur les ressources normales de son propre labeur.

Mais la femme n'est pas apte à toutes les sortes de travaux. Il n'en est qu'un certain nombre qui soient à sa mesure.

C'est donc un devoir que de lui dire où et comment elle trouvera à s'assurer une existence honorable.

* *

Une de nos industries nationales, entre autres, est appelée à prendre un développement considérable. Or, cette industrie, l'industrie hôtelière, offre à la femme — les Françaises l'ont trop ignoré jusqu'à présent, — une large utilisation de ses dons naturels en des emplois rémunérateurs.

Par la force même des événements actuels qui interdiront, pendant longtemps, aux citoyens des nations alliées et à leurs amis de se rencontrer avec les Austro-Boches et leurs suiveurs, la France va devenir le véritable centre européen du tourisme universel — et de ce fait, son industrie hôtelière décuplera sa puissance et sa richesse.

D'autre part, nos hôteliers, actuellement déjà, manquent d'une main-d'œuvre qu'ils sont pourtant tenus de se procurer, sous peine de nuire au bon fonctionnement de leur maison. Mais la main-d'œuvre masculine française déjà spécialisée sera, au lendemain de la guerre, diminuée de moitié au moins.

Pour que ce qui précède aboutisse au point où nous tendons, apprenez que, dans l'industrie hôtelière, 50 p. 100 des fonctions peuvent et devraient être remplies par des femmes.

Mais, sauf les bas emplois dont il n'est pas question ici, on ne remplit pas les fonctions rémunératrices de l'industrie hôtelière sans un apprentissage qui — pour les plus importantes, celles de large avenir, — ne peut se faire qu'à l'hôtel même ou dans une école spéciale.

Ces sortes d'écoles existent en Suisse, en Allemagne, en Autriche. Ce sont elles qui fournissaient une grande partie du personnel de notre hôtellerie. Elles n'existaient pas en France, ou si peu que c'était tout comme. Il n'en sera plus de même, bientôt.

Déjà une École fonctionne à Paris au profit des femmes françaises qu'elle prépare, en peu de temps à très peu de frais, aux emplois de l'hôtellerie, assurant ainsi à nos hôteliers des collaboratrices actives et des employées averties.

* *

L'École féminine de préparation à l'industrie hôtelière — le titre est long, mais il dit bien tout ce qu'il doit dire, — fut créée par M^{lle} Valentine Thomson, de qui l'on ne saurait trop louer le dévouement et l'ini-

tiative si audacieusement intelligente. M^{lle} Thomson eut pour collaboratrices, dans cette fondation, M^{me} Rottembourg, une trésorière bénévole de qui la grâce arrache les sommes même aux indifférents, et M^{lle} Bauduret, qui fut la remarquable organisatrice de l'enseignement professionnel donné à l'École. Il est presque inutile de dire que le Touring-Club et que les personnalités les plus actives du monde du tourisme, et de l'industrie hôtelière, contribuent, et contribuent encore, à l'entretien.

Car l'École féminine hôtelière, nous y insistons, n'est pas une entreprise qui prétende, si honorablement que ce soit, à gagner de l'argent. C'est une œuvre d'entraide sociale.

En plus des externes, l'École, en effet, reçoit des internes qu'elle prépare, en trois



(Phot. Femina.)

Mlle VALENTINE THOMSON
Directrice de "la Vie Féminine" et fondatrice
de l'École féminine hôtelière.

mois d'études et de travaux pratiques, à toutes les fonctions féminines, et elles sont nombreuses, de l'hôtellerie moderne: secrétariat, réception, économe, lingerie, direction d'étage, surveillance de tables, emplois de salle, etc.

Or, l'École féminine ne demande à ses internes, pour les études, le vivre et le couvert, que 210 francs, au total. Au prix actuel de la vie (70 francs par mois), c'est juste de quoi ne pas ouvrir dans la caisse de l'École un déficit trop considérable et que les dons seraient alors impuissants à combler.

L'École, et c'est un des points sur quoi nous appelons l'attention de nos lectrices et aussi de nos lecteurs, est prête à accueillir toutes les internes qui lui viendront, car l'industrie hôtelière ne cesse de lui réclamer des employées qui achèveront de se former dans l'hôtel même, par trois mois d'occupation au pair, de l'emploi qu'elles auront brigué. Mais il convient que ces futures élèves possèdent déjà quelque instruction, quelque éducation, une certaine intelligence active, le sens général de l'ordre et de la propreté, avec le goût du travail; en un mot qu'elles soient aptes à recevoir, dans ce délai de trois mois fixé pour les études, la somme entière des connaissances qu'elles doivent acquérir, nécessairement, avant que de choisir un emploi.

L'École féminine hôtelière est installée 7, boulevard Beauséjour, à Paris, dans un pavillon aménagé le mieux du monde en façon d'hôtellerie moderne de tourisme.

Durant leurs trois mois d'études, les élèves passent tour à tour — les études théoriques étant communes à toutes, — par les divers services de l'hôtel. Elles y accomplissent, chacune, toutes les fonctions, tous les emplois nécessaires... Rien, dans l'École, n'est fait par quelqu'un d'étranger à l'École qui est, pour une part, dirigée comme un hôtel où les élèves remplissent tour à tour les rôles d'employées et de clientes et, pour l'autre part, comme une maison d'enseignement professionnel à laquelle les meilleurs maîtres donnent leur collaboration à la fois la plus active et la plus désintéressée.

Tout ceci étant dit, on ne s'étonnera plus que, dans ce temps qui semble à peine suffisant, trois mois, et pour la faible somme que nous avons dite, l'École féminine hôtelière prépare, aux emplois les plus rémunérateurs de l'hôtellerie, des employées que les chefs de maison recherchent déjà et qu'ils se disputeront bientôt.

Que les femmes françaises qui nous liront et qui sentiront de quelle importance ces lignes peuvent être pour leur avenir, abandonnant des idées fausses que trop d'entre elles nourrissent encore, nous comprennent bien. Toutes, ou presque toutes, celles de vingt ans comme celles de quarante, et pour peu qu'elles réunissent quelques-unes des conditions que nous avons dites, trouveront au sortir de l'École féminine hôtelière des emplois en rapport avec leurs aptitudes particulières et qui leur assureront un sérieux avenir.

Les emplois que l'hôtellerie française offre aujourd'hui en si grand nombre à la femme sont parfaitement honorables. Il n'en est pas un seul que la plus honnête d'entre elles ne puisse remplir sans déchoir — et les hôtels français qui ne sont pas des maisons borgnes n'en connaissent point d'autres. Il n'en est pas un seul, non plus, où la femme ne puisse largement assurer son existence — sans compter que nombre d'entre eux lui offrent les chances d'un sérieux établissement.

Nous savons, dans l'industrie hôtelière, des femmes qui, ayant commencé par remplir dans l'hôtellerie des fonctions très modestes, se sont, par leur intelligence, leur zèle, leur capacité, sans cesse accrue par l'étude et le travail, élevées jusqu'aux fonctions les plus recherchées, celles de gérantes et de directrices, par exemple — quand elles ne sont pas devenues propriétaires elles-mêmes d'un hôtel.

Sans escompter une aussi belle fortune, toutes les femmes qui, dès à présent, et résolument, s'en iront chercher ces emplois que l'industrie hôtelière leur offre, se prépareront un sérieux avenir. Cela, des milliers d'étrangères le savaient. Il est temps que les femmes françaises le sachent et qu'elles prennent, chacune selon ses forces, leur part de cette richesse que l'industrie hôtelière leur distribuera.

THÉODORE CHÈZE.

P.-S. — Nous nous tenons à la disposition de nos Lectrices pour leur fournir tous les renseignements qu'elles voudront bien nous demander sur l'École féminine hôtelière.



DANS LES VOSGES : LE BOIS MIRACULEUX

Comment les obus n'ont-ils pas encore fracassé ses sapins verts et éventré son sol comme partout dans cette région où la terre, bouleversée, est commeensemencée de l'acier des projectiles? Par miracle, ce bois a gardé son aspect des jours de

paix, ses arbres que le printemps couronne, ses pentes riches de verdure et ses gorges paisibles que les fées hantent encore. Entre deux combats les diables bleus viennent y goûter le charme de la solitude dans le tranquille décor de paix et de beauté.



LES CANONS DE VERDUN. — UNE DES BATTERIES QUI ARRÊTA NET LES ATTAQUES SUR LE MORT-HOMME

“ Ce qui fait la force du général Pétain, disait le colonel Repington dont les critiques sur les opérations de guerre font autorité, c'est qu'il sait comme pas un général allemand se servir de

ses canons — et il en a. ” Voici, allant prendre de nouvelles positions de combat, une des batteries qui s'illustra au Mort-Homme en arrêtant net sept contre-attaques allemandes. “ Nous tirions en pleine

pâte, ” disait, dans un langage qui évoque une terrible vision, le capitaine qui commanda le feu. A voir la belle tenue, l'aspect robuste des hommes, des pièces et des équipages, le mot familier

et désormais historique de l'Homme de Verdun, du général Pétain, vient aux lèvres. Oui, “ on les aura ”. Ce n'est pas cet instantané qui fera douter de la parole du grand chef.

LA GUERRE AÉRIENNE EN SERBIE

Par Jacques MORTANE (1) (Suite et Fin.)

Le 23 décembre, quatre appareils allemands dont un de chasse survolent Scutari et lancent des bombes. Un groupe de soldats français et serbes qui se trouve devant le palais du gouverneur est atteint : deux Français sont tués, un autre grièvement blessé. Ce sont les seules victimes de l'expédition et juste au moment du départ.

Le 25, en effet, jour de Noël, après l'enterrement, le détachement d'aviation quittait Scutari à pied à 1 heure de l'après-midi pour destination inconnue. A 7 heures du soir, il arrivait dans un endroit désert nommé Barberousse et où ne se trouvaient que deux cabanes. C'était le seul lieu où on pouvait se procurer de l'eau. Cantonnement à la belle étoile, avec deux couvertures pour quatre ! Le lendemain matin, à 7 heures, départ pour Alesio. Étape calme, à part quelques chevaux embourbés. A Alesio, où la mission devait s'embarquer, un contre-ordre est donné. Impossible de loger dans la ville. Le gouverneur envoie nos compatriotes camper dans la montagne. A la tombée de la nuit, éclate un orage comme on en rencontre seulement dans les pays montagneux : les hommes n'en perdent pas une goutte et, tombant de fatigue, se couchent sans même penser à manger. L'orage s'arrête, puis reprend jusqu'à minuit.

Et c'est alors, au réveil, le départ pour Saint-Jean-de-Médua où doit s'opérer l'embarquement pour la France. L'étape est courte, 8 kilomètres, le temps magnifique : l'espoir du prompt retour rend délicieuse cette fin du parcours. A l'arrivée, aucun ordre pour le départ qui doit se faire le lendemain. La mission, en attendant, s'installe sur la grève et jouit de son premier moment de délassement depuis le départ.

Les Anglais distribuent des vivres. Les chevaux sont passés au gouvernement serbe. C'est la belle vie, c'est la plage, les bains de mer, c'est... Mais voici un Taube : c'est encore la guerre ! Et l'on ne peut décrire la frayeur et l'épouvante qui s'emparent de tous ces héros qui ont passé par tant de dangers, qui ont connu tant de souffrances, en songeant que cet oiseau de malheur va peut-être les exterminer maintenant et les empêcher ainsi de traverser l'Adriatique et de retrouver Paris. Mais le Taube s'enfuit sans lancer de bombes.

Puis un contre-torpilleur français vient croiser devant le port, provoquant l'émotion vibrante de tous les nôtres au moment où passe le drapeau de la patrie.

L'après-midi l'ordre d'embarquement arrive. Les malades et l'infirmière pénètrent les premiers sur le bâtiment



ON DÉCORE LES HÉROS D'HABSHEIM

Les communiqués ont signalé le courage sublime d'un des aviateurs qui y prirent part. Son appareil incendié, par l'essence du moteur entouré d'un cercle de flammes, il piqua droit sur un avion ennemi, l'accrocha et l'entraîna dans sa chute. Voici quelques-uns de ses camarades du même raid auxquels le capitaine H... surnommé le corsaire de l'air, remit des décorations pour leur courage dans le même combat.

italien, réservé aux Français, le *Brindisi*, du port de Bari.

A minuit, l'embarquement est terminé. A une heure, le transport lève l'ancre. Il



L'escadrille d'Habsheim qui bombarda Mulhouse.

doit être escorté par quatre contre-torpilleurs français et un italien. Pendant plus d'une demi-heure, les signaux d'appel retentissent pour annoncer le départ. Aucune réponse. Pourquoi ? La nuit est claire. Au bout d'une heure, une masse noire surgit à bâbord. Est-ce un ennemi ou un convoyeur ? C'est un Français qui arrive, suivi des trois autres navires de protection. A mi-route, un torpilleur italien vient reconnaître le bateau et lui fait changer son itinéraire. Au lieu d'aller à Brindisi, on met le cap sur Bari. Le Taube de l'après-midi, en effet, est venu reconnaître l'embarquement des troupes, et des sous-marins autrichiens prévenus ont été signalés dans les environs de Brindisi, où ils attendront en vain leur proie qui arrive sans encombre à Bari. Là, réception enthousiaste, félicitations, fleurs, discours. Là également, désinfection, hygiène, bain, coiffeur. La mission cantonne dans une caserne de chasseurs cyclistes en attendant le départ pour Lyon.

Luxe et confort, la vie reprend, oublié le cauchemar. Le soir, à 6 h. 30, la mission se dirige vers la gare. Une foule en délire l'accompagne aux cris de « Vive la France ! » et aux accents de la *Marseillaise* et de l'hymne italien. Ah ! quel doux frisson procure l'audition en pays étranger de l'hymne national, surtout après avoir tant souffert pour la patrie !

On embarque dans un train de luxe qui doit conduire les Français jusqu'à Modane. A Rome, à Pise, à Turin ovations folles. A Modane, changement de train. A Chambéry, réception par un délégué du gouvernement ; à Lyon, par un sous-secrétaire d'État accompagné du maire, M. Édouard Herriot, qui, une fois de plus prouvant ses qualités d'éminent organisateur, avait fait remettre en cours de route à chaque militaire une carte lui indiquant l'endroit où il serait cantonné.

A l'arrivée, tous vont se faire à nouveau désinfecter.

Ce n'est pas du luxe ! Rien ne manquait en somme, sauf les récompenses, mais comme elles furent bien oubliées !

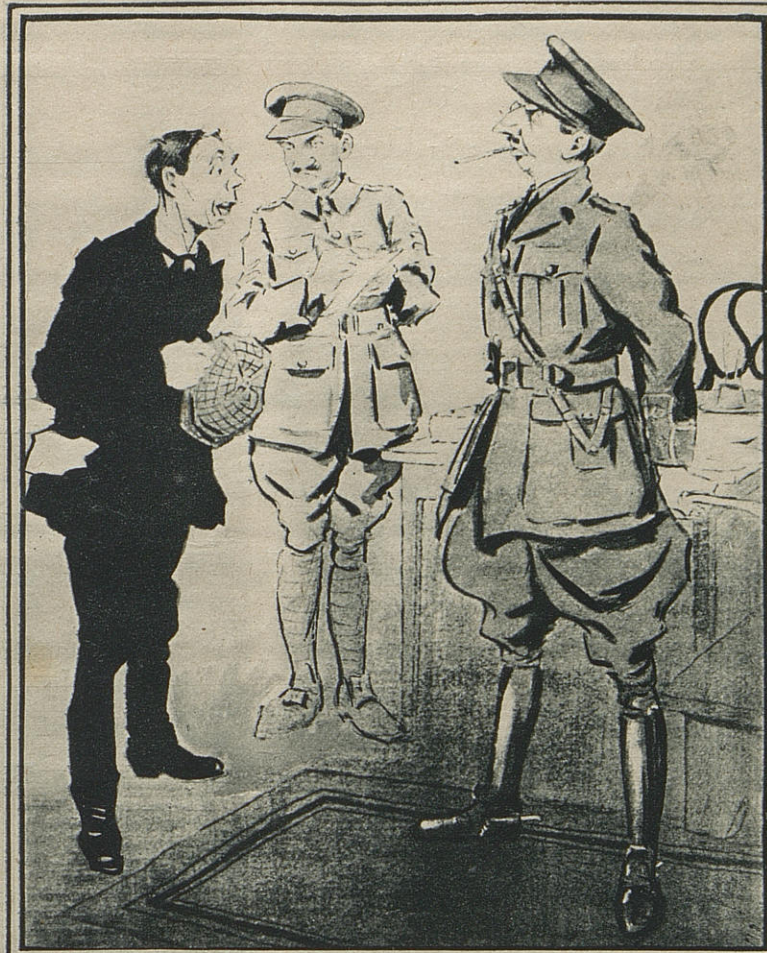
De la mission aérienne, plusieurs pilotes sont restés en France, les autres se préparent à repartir pour l'île de Corfou.

Lorsque vous les voyez, si rien sur leur poitrine ne les distingue, sachez que vous êtes cependant en présence de héros qui ont vécu les journées les plus affreuses d'une guerre si fertile en épisodes douloureux.

JACQUES MORTANE.

FIN

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.



UN ÉCUYER CONSOMMÉ

L'Officier. — Vous avez servi dans la cavalerie ?
 La Recrue. — Non, mais je suis les courses. J'ai presque toujours gagnant ou placé.



CELA DÉPEND DE CHACUN

Le grand Tommy (raconte). — Aux tranchées, la pluie avait transformé le terrain en marécoges : nous avions de la boue jusqu'au cou.
 Le petit Tommy (inquiète). — Quel cou ? Le mien ou le vôtre ?



LA BLESSURE NE FAIT PAS LE HÉROS

La vieille dame (émue). — Courageux garçon ! Pour avoir reçu de pareilles blessures, vous deviez être au plus fort du combat ?
 Le blessé. — Mais non, Madame, c'est un panier qui m'est tombé sur la tête dans la rue.

Rien ne renseigne mieux sur la tournure d'esprit d'un peuple que la lecture des illustrés amusants avec ses caricatures. C'est ainsi que les maîtres anglais, dont nous donnons ici quelques crayons, nous font



ÉVIDEMMENT, CE N'EST PAS HERCULÉ

Le Recruteur. — Qu'el âge avez-vous ?
 La Recrue. — 22.
 Le Sergent (qui feint de ne pas comprendre). — Quoi 22 ? Ce n'est pas votre tour de poitrine que je vous demande.

exactement comprendre comment leurs compatriotes en veine d'ironie envisagent les êtres et les choses de guerre sous l'angle cocassement déformateur de cette gaité spéciale qu'on dénomme « humour ».

LA FAILLITE DE LA PAIX

Il serait trop facile, maintenant, et peu charitable, d'imputer à crime aux *leaders* du pacifisme d'avant-guerre les efforts de leur stérile illusion. Une telle constance dans l'humanitarisme dédaigné témoignait d'une évidente noblesse d'âme, d'autant plus méritoire que ces doux rêveurs n'étaient pas sans connaître les déboires de tous leurs précurseurs au royaume d'Utopie.

La seule société pacifiste qui compte réellement — ou du moins, qui comptait avant la guerre actuelle — l'*Union interparlementaire des amis de la paix*, fondée en 1888 par Frédéric Passy, résolut de se réunir annuellement — et elle tint parole — pour ériger les graves espoirs de la philanthropie internationale. Mais c'est seulement en 1899 que les gouvernements s'y firent pour la première fois officiellement représenter — au prix de quelles hésitations et de quelles réserves ! Ce fut à cette occasion, et sur la généreuse initiative du tsar, que se réunirent en Hollande, à La Haye, les congressistes, dans un grandiose palais consacré au culte de la Paix, cette nouvelle déesse Raison. L'Allemagne, d'ailleurs, fit publier hypocritement, avant l'ouverture du Congrès, certaine brochure reçoignée, *die ewige Friede* (la Paix éternelle), dont l'auteur, Herr Doktor Strenge, était, comme par hasard, le futur délégué de Guillaume II à La Haye ! La France était représentée, d'enthousiasme, par M. d'Estournelles de Constant.

L'ordre du jour ne laissait pas que d'être, en théorie, séduisant : *Arbitrage obligatoire, Revision de la Convention de Genève, Désarmement*, etc. Au seul mot de désarmement, les représentants de toutes les puissances poussèrent une clameur unanime. Gambetta avait déjà dit : « Le désarmement ? C'est bien simple. Que messieurs les vainqueurs commencent ! » Mais ceux-là y pensaient moins encore que les autres. Il y fallut renoncer incontinent. A tire-d'aile, une première colombe quittait l'arche.

L'arbitrage retint mieux l'attention. Mais il fallut retirer le malencontreux « obligatoire ». C'est alors qu'on institua en grande pompe ce fameux tribunal de La Haye, dont

les membres permanents, « juges de paix » supérieurs, devaient si bien, en principe, solutionner à l'amiable les conflits internationaux.

On sait ce qu'il advint, dans la pratique, de cette platonique commission d'arbitrage. Entre ce premier congrès et le suivant (1907), elle ne put empêcher ni la guerre du Transvaal ni la guerre russo-japonaise, pour la bonne raison qu'une nation qui est dans l'intention de partir en guerre suscite n'importe quel prétexte, en marge de toute justice, souvent même de tout bon sens — nos ennemis ne viennent-ils pas d'en fournir un nouvel et formidable exemple ?

Le seul point sur lequel la première conférence de La Haye ait eu quelque semblant d'influence, c'est celui — accessoire — qui portait sur « la recherche des moyens par lesquels on pourrait arriver à diminuer les malheurs qui sont la conséquence de la guerre ». La vieille Convention de Genève (22 août 1864) y fut révisée. On intercala notamment un article auquel l'Angleterre, loyalement, refusa de souscrire. L'Allemagne, bien entendu, signa tout ce qu'on voulut. Voici, sans commentaires, la teneur de ce « chiffon de papier » quasi prophétique :

« Sont interdits :

« L'emploi des projectiles qui ont pour but unique de répandre des gaz asphyxiants ou délétères ;

« Le lancement de projectiles ou d'explosifs du haut de ballons, ou par d'autres modes analogues nouveaux. »

L'innovation d'un *Bureau international de la Croix-Rouge* destiné à centraliser, dans un pays neutre, les moyens d'assistance et de secours sanitaires bénévoles, fut par contre obstinément repoussée. Il a fallu qu'éclatât le cataclysme moderne, pour que l'institution en fût, d'un commun accord, reconnue indispensable.

Quelques mois avant l'ouverture du second Congrès de La Haye, la mauvaise humeur allemande se fit jour dans une autre brochure venimeuse, *Kriegsbrauch in Landkriege* (Usages de la guerre dans la guerre continentale), qui

émanait cette fois du grand État-major lui-même. On y trouvait des douceurs de ce genre :

« Dans l'emploi impitoyable de violences nécessaires, réside souvent la seule et vraie humanité. »

« Il peut être bon de recourir à un expédient dur et cruel sans doute, mais néanmoins fort utile. »

C'était jeter bas les masques, et le problème de la *limitation réciproque des armements*, que nos bons pacifistes firent inscrire au nouveau programme, apparaissait *a priori* comme insoluble. Au reste, d'autres voix autorisées s'étaient déjà fait entendre devant les différents parlements des puissances intéressées, pour régler par avance la question. M. Tittoni, alors ministre des Affaires étrangères, s'était écrié : « Abandonnons toute espérance ! », reprenant ainsi une autre parole italienne célèbre. Von Bernhardt proclamait : « La victoire appartiendra à celui qui prendra l'avance dans le temps et dans l'espace. » Et M. Roosevelt : « Ne nous arrêtons pas dans l'œuvre du développement de notre flotte. »

Seule, l'Angleterre se montrait disposée à accueillir favorablement le projet de réduction des armements, mais il faut bien dire que sa force navale était alors supérieure à une coalition supposée de toutes les autres flottes européennes ! Personne, bien entendu, ne voulut répondre à son appel intéressé.

En résumé, les réalisations des congrès pacifistes furent à peu près nulles. Les espérances idéalistes que les théoriciens de tous les pays du monde avaient pu fonder sur la perfection de la civilisation, s'écroulaient comme un château de cartes ; et s'il restait encore, ces dernières années, quelques braves gens assez naïfs pour nier l'évidence, la ruée de la Brute centrale est venue leur rappeler terriblement que l'homme n'est qu'un loup pour l'homme. L'âge d'or recule au delà d'un avenir prévisible, et le beau temple de La Haye, dont on eût voulu fleurir à jamais le fronton de l'olivier paisible, est vide d'un dieu mort...

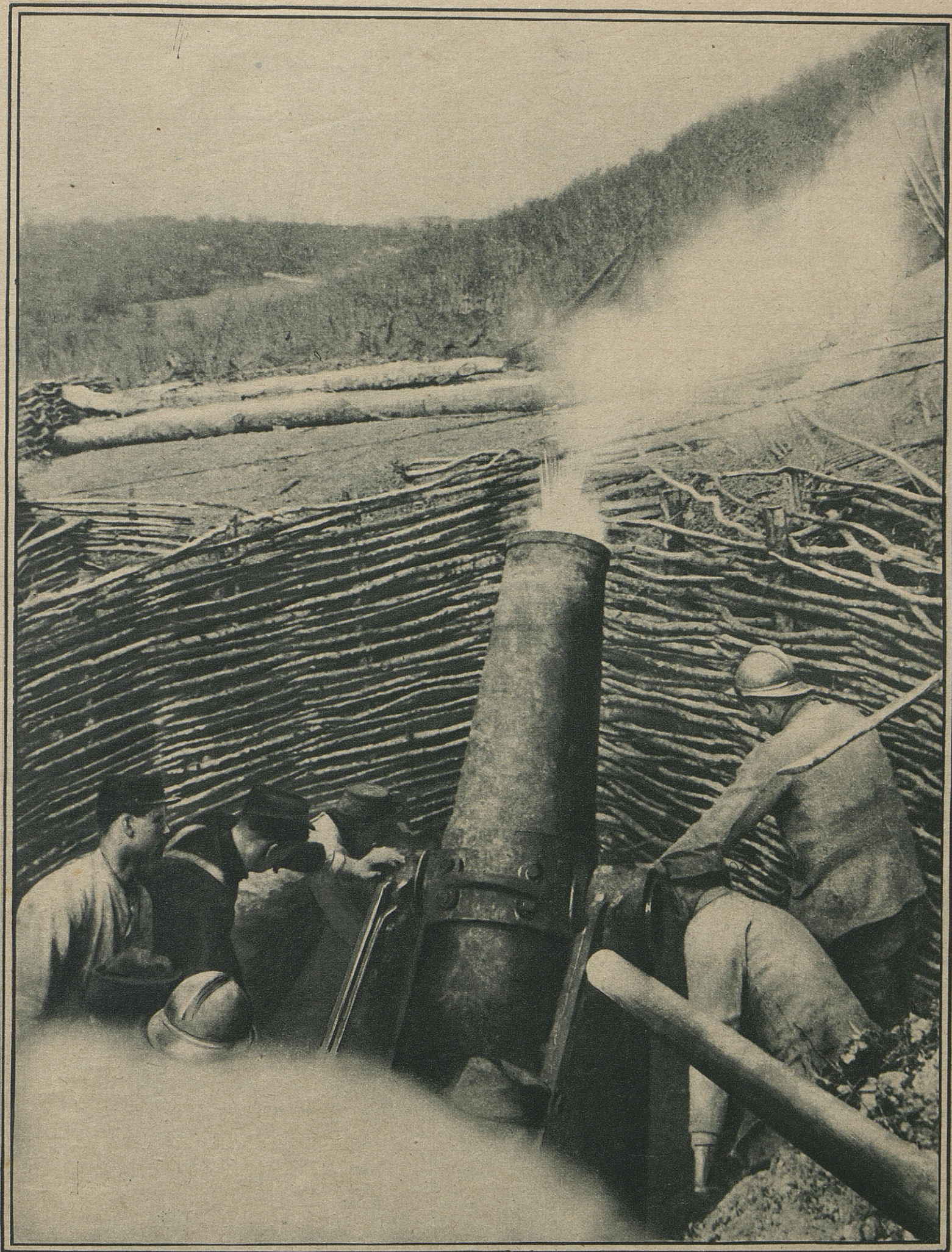
MARCEL HERVIEU.



A VERDUN : LE PAIN DES CANONS. — UN DES PARCS DE RAVITAILLEMENT EN OBUS

Nous avons montré ailleurs les canons de Verdun. Voici maintenant leurs munitions. Aussi loin que l'œil s'étende, ce ne sont que montagnes d'obus de tous les calibres. Nos usines se sont montrées dignes

des combattants. On a puisé dans ce parc pendant les quatre-vingts jours qu'a duré et que dure encore cette unique bataille d'artillerie, et voici ce qui reste encore, dans un seul parc, pour " les " recevoir.



UN DES OBUSIERS DE LA DÉFENSE DE VERDUN EN PLEINE ACTION

La gueule du monstre, un obusier géant, fume encore. Il vient de lancer 500 kilos d'explosifs par-dessus la montagne voisine sur des rassemblements signalés par un ballon captif. Bien défilé, au creux d'un ravin, il n'a rien à craindre des observateurs ennemis qui depuis le début de l'action cherchent

à repérer ce vieux roi de la bataille. Le correspondant qui nous communique ce précieux document, nous affirme que dans dix jours il a envoyé sur les boches près de 500 000 kilos de projectiles. Les soldats connaissent sa grande voix et lorsqu'il tonne les poilus marchent avec plus de confiance.

LA PRESSE ANGLAISE PENDANT LA GUERRE

UN GRAND ÉDITEUR DE JOURNAUX

B IEN qu'un simple bras de mer sépare géographiquement l'Angleterre et la France, bien qu'elles aient toujours eu en commun plus d'un idéal, les phases successives de leur histoire avaient creusé, entre les deux races, un fossé si profond qu'elles en étaient venues à s'ignorer l'une l'autre. Quelques années encore avant la guerre, la majorité des Français ne jugeaient leurs voisins qu'en s'aidant de lieux communs : « peuple de boutiquiers, » « la perfide Albion ». De notre côté, pour la majorité des Anglais, nous n'étions qu'un peuple aimable qui, renonçant à sa mission historique, se laissait entraîner, sans regimber, sur la pente de la décadence.

La guerre a comblé partiellement le fossé : les Anglais ont découvert une France nouvelle, une France d'hommes d'action, de héros, une France qu'ils aiment, et qu'ils admirent. Les Français, eux aussi, auraient voulu combler leur part du fossé; et ils hésitent, après vingt-deux mois d'association intime, à se former un jugement sur leurs alliés, en leur impuissance à comprendre toute une chaîne d'événements : grèves ouvrières nuisant à la défense nationale, blocus trop complaisant au ravitaillement ennemi, mauvais rendement d'un système de recrutement suranné, expéditions militaires mal organisées, et, conséquence de ces événements, violentes attaques d'une notable partie de la presse contre le Gouvernement.

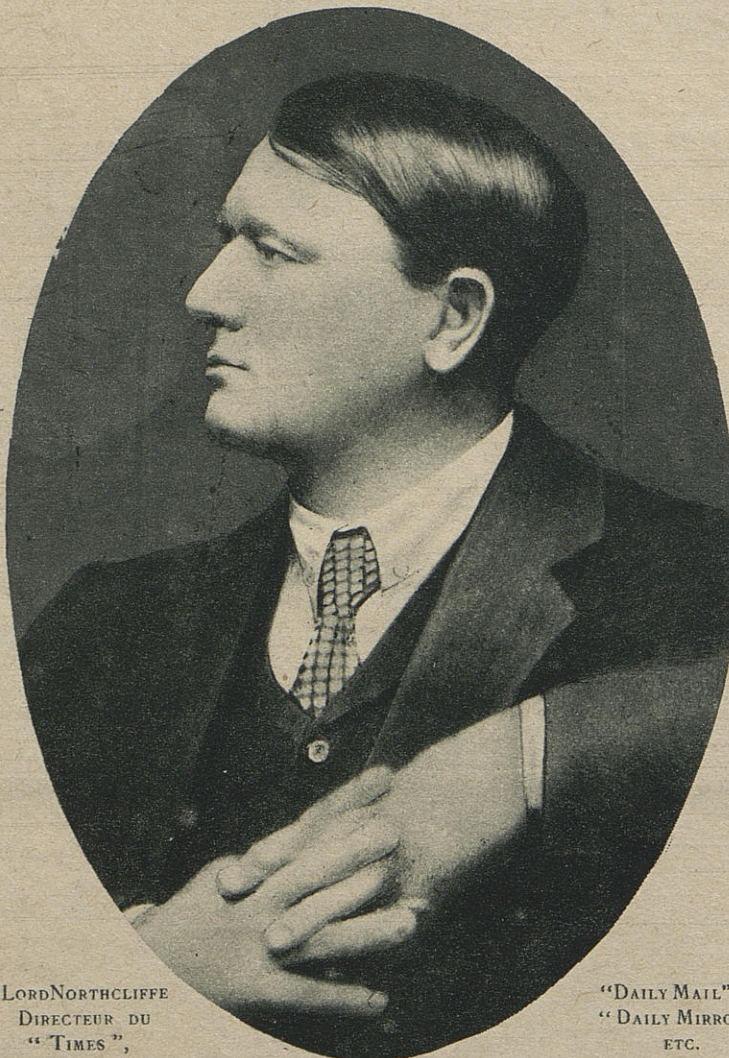
CE QUI FIT LA FORCE DE L'ANGLETERRE FAIT AUSSI SA FAIBLESSE

Nous manquerions et d'autorité et d'espace pour donner ici à un public français toutes les explications qui lui feraient toucher du doigt les difficultés qu'ont à vaincre nos amis et voisins pour donner à leur effort national l'unité de vue et d'action que nous voudrions lui voir. Patrie du parlementarisme, pays du traditionnalisme, l'Angleterre est enserrée dans des formules qu'il lui est difficile de briser.

A titre d'exemple, envisageons la question du recrutement. Quand la guerre éclata, et même après que le Royaume-Uni eut compris nettement que l'agression allemande constituait pour lui le plus grave péril qu'il eût connu depuis les guerres napoléoniennes, la grande majorité des Anglais demeura résolument hostile au service obligatoire.

Les Unionistes eussent été alors au pouvoir, qu'une loi fût intervenue immédiate-

Le service obligatoire vient d'être voté en Angleterre. Dans un pays où la liberté individuelle est le premier des droits, comme le premier des biens, c'est une révolution et qui montre que l'esprit public est changé de fond en comble. Ceci est l'œuvre bien plus de la Presse que du Gouvernement. Et dans la Presse, la meilleure part en revient à la "Northcliffe Presse". Son directeur, lord Northcliffe, ami résolu de la France, a affirmé pendant la guerre une personnalité si vigoureuse et d'un tel relief, que nos lecteurs ne manqueront pas de s'intéresser à la courte étude que nous lui consacrons ici.



LORD NORTHCLIFFE
DIRECTEUR DU
"TIMES",

"DAILY MAIL" DU
"DAILY MIRROR"
ETC.

"LE NAPOLEON DU JOURNALISME"

ment en faveur de ce système. Mais le Parti libéral, qui dirigeait les affaires du pays depuis 1905, eût renié sa foi politique en violant « la liberté individuelle » des citoyens et en les contraignant à porter les armes.

On eut donc recours au système des engagements volontaires, qui ne donna pas les résultats escomptés. Entre temps, les événements modifiaient profondément l'esprit public, éclairé par des journaux, notamment par le groupe appelé la *Northcliffe Press*, qui, courageusement, ne cessaient de clamer chaque jour que l'Angleterre courait à sa perte.

L'INTERVENTION DE LA NORTHCLIFFE PRESS : ELLE AGIT SUR LE PUBLIC QUI REAGIT SUR LE GOUVERNEMENT

Les élus furent lents à percevoir et à suivre l'évolution de leurs électeurs : le *Times*, le *Daily Mail*, et les autres journaux

de lord Northcliffe furent violemment dénoncés du haut de la tribune des Communes, en même temps que leurs exemplaires étaient solennellement brû-

lés en place publique, à Londres et dans plusieurs villes de province. Mais ce fut le journalisme qui triompha. Les idées par lui semées germèrent presque instantanément. Pour la plupart les mesures qu'avait préconisées la *Northcliffe Press*, et qui lui avaient valu les honneurs du pilori, furent adoptées par le Gouvernement.

Disons hardiment de lord Northcliffe, qu'il est l'homme qui a rendu les plus grands services à la cause des Alliés.

Confident du bon roi Edouard, il fut l'un des plus actifs artisans de l'Entente cordiale et du rapprochement anglo-russe. Son *Daily Mail*, devenu, grâce à son habile direction, le plus répandu des journaux de langue anglaise, fut le premier des grands quotidiens du Royaume-Uni à proclamer, dix ans avant la guerre, qu'une nouvelle France, jeune, vigoureuse, fière, n'attendait qu'une occasion pour reprendre conscience de ses destinées.

Puis, inlassablement, il dénonça à ses compatriotes le Péril allemand. A une époque où de hautes personnalités anglaises, et, parmi elles, un membre du Gouvernement, se laissaient entraîner par leurs utopies pacifistes jusqu'à *flirter* avec le Kaiser et ses ministres, il prouva par une série d'enquêtes que ses représentants poursuivirent en Allemagne, que l'Empire germanique se préparait méthodiquement à attaquer l'Angleterre.

Dès les premiers jours du conflit, les grands journaux qu'il dirige réclamèrent des mesures énergiques, notamment au sujet de l'espionnage allemand, de l'internement des sujets ennemis (dont des milliers circulaient librement à Londres et dans les ports militaires), de la défense aérienne de l'Angleterre, du resserrement du blocus, du recrutement.

Ce furent encore ses journaux qui firent éclater l'affaire des Munitions. Egarées par des précédents coloniaux, certaines autorités militaires avaient mis tout leur espoir dans les obus à shrapnells, très efficaces dans une guerre en rase campagne, mais notoirement insuffisants dans la guerre de tranchées que nous imposait la tactique de l'ennemi.

Grâce à l'énergique campagne du *Times* et du *Daily Mail*, le péril fut dénoncé à temps, et la fabrication des obus à puissants explosifs, capables de bouleverser les tranchées ennemies et de détruire les réseaux de fils de fer, fut poussée dès lors avec une intensité fiévreuse.

J'ai vu.

La question du blocus engendra une autre campagne non moins énergique et non moins heureuse. La *Presse Northcliffe* dépêcha chez les neutres ses plus habiles reporters. La moisson de chiffres qu'ils y récoltèrent démontra clairement qu'une énorme proportion des exportations britanniques servait à alimenter l'ennemi, Et le blocus devint plus effectif.

Restait la délicate question du coton, que le Gouvernement hésitait à déclarer « contrebande absolue », en sa crainte d'indisposer le cabinet de Washington.

Durant plusieurs mois, chaque matin, le *Daily Mail* publia une brève formule qui proclamait en substance que, le coton étant une matière indispensable à la fabrication des explosifs, tout brin de ce produit qui pénétrait en Allemagne servait à tuer des vies anglaises. Cette publication quotidienne tournait à l'obsession ! Et, sous la pression de l'émotion publique, ordre fut donné aux navires patrouilleurs de confisquer les cargaisons de coton.

LA CARRIÈRE DU « NAPOLEON DU JOURNALISME »

Nous en avons assez dit pour rendre manifeste la puissante influence du directeur du *Times*, et aussi pour montrer le noble et patriotique usage qu'il en fait. Le lecteur français nous saura gré de lui donner quelques notes biographiques sur lord Northcliffe.

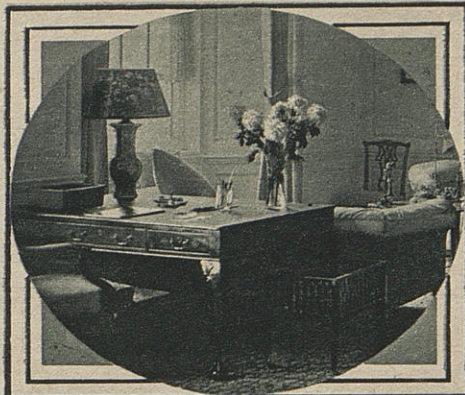
Né en Irlande de parents anglais, voici quelque cinquante ans, Alfred Harmsworth laissa prévoir de bonne heure le « Napoléon du Journalisme » (pour rappeler ici le glorieux surnom que lui ont donné ses compatriotes) qu'il serait plus tard.

Dès l'âge de seize ans, il fondait, au collège, un petit journal hebdomadaire. Le succès remporté par ce modeste périodique le désignait bientôt à l'attention d'un éditeur, et il devenait le rédacteur en chef d'une publication plus sérieuse.

Quelques années plus tard, il découvrait une nouvelle formule de journalisme, et lançait *Answers*, hebdomadaire qui dépassait bientôt le tirage des périodiques populaires les mieux achalandés.

Il tournait bientôt son activité vers la presse quotidienne et lançait, avec le *Daily Mail*, le premier journal à un sou. On sait quelles ont été les destinées de ce quotidien, le plus vivant des journaux anglais.

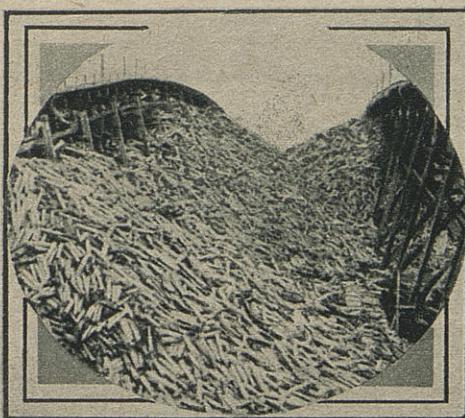
Sans cesse à la piste des formules nouvelles, il imaginait alors, avec le *Daily Mirror*, le quotidien à un sou, illustré par



Le bureau du Lord Northcliffe au « Times ».



Deux hommes d'Etat : Lord Northcliffe (x) et M^r Winston Churchill.



Un train de bois au Canada pour la fabrication du papier de la « Northcliffe Press », qui chaque année consomme des forêts de sapins.

la photographie. Et ce fut une véritable révolution dans la presse.

De nombreuses publications augmentèrent, d'année en année, le groupe qu'on appelait alors, avant l'anoblissement de son créateur, la Presse Harmsworth. En additionnant quotidiens, hebdomadaires, magazines mensuels, on peut dire que leur nombre approche de la quarantaine.

Le sagace administrateur qu'est lord Northcliffe ne voulait pas être à la merci d'une crise du papier, prévoyant bien qu'elle sévirait à la première guerre. Et il décida d'être son propre fabricant.

Après de longs voyages d'études, il fixa son choix sur Terre-Neuve, cette vaste terre riche en sapins de l'espèce employée pour la fabrication de la pulpe de bois. Et ce fut là une entreprise colossale, qu'il mena à bien, triomphant de difficultés que les experts jugeaient insurmontables.

SON AMOUR POUR LA FRANCE

Enfin, lord Northcliffe couronnait sa carrière de journaliste en prenant la direction du *Times*. C'est à ce poste élevé que la guerre vint le trouver.

En suivant la marche ascendante du « Napoléon du Journalisme », j'ai omis de rappeler ce que lui doit l'aviation. Il fut l'un des premiers à comprendre, dès les essais des frères Wright, de Santos-Dumont, d'Henri Farman, que ce qui n'était qu'un début de sport deviendrait tôt ou tard une arme offensive et défensive redoutable.

Au plus fort de la bataille de Verdun, nos quotidiens nous apprirent que lord Northcliffe, admis à pénétrer jusqu'à notre front, avait passé plusieurs journées avec notre généralissime et le général Pétain. S'étonnera-t-on, désormais, du traitement de faveur et des égards accordés par ces deux grands hommes de guerre à un « particulier » qui se trouve être à la fois l'un des hommes les plus puissants de l'Empire Britannique et l'un des plus ardents amis de notre France ?

La France ! Il peut en parler à bon droit comme de sa seconde patrie. Il y passe tous ses loisirs. Il en a parcouru en automobile les coins les plus sauvages, les routes les plus écartées.

Et ses campagnes les plus retentissantes, il les a souvent déclanchées ou conduites d'un humble village français dont le receveur des Postes et Télégraphes ne pouvait soupçonner qu'il manipulait des dépêches susceptibles de modifier les destinées du plus puissant empire du monde.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 29 Avril au 5 Mai

SAMEDI 29 AVRIL. — Le cuirassé anglais « Russell » saute sur une mine. 124 morts.
— La situation s'améliore en Irlande. Calme relatif à Verdun.

DIMANCHE 30. — Après une héroïque résistance le général Townshend a dû capituler à Kout (Mésopotamie).
— Echec d'attaques allemandes entre Douaumont et Vaux.

LUNDI 1^{er} MAI. — La rébellion irlandaise touche à sa fin.
— La situation entre l'Allemagne et l'Amérique est extrêmement tendue.

MARDI 2. — Les rebelles de Dublin se sont rendus.
— Sur la Meuse l'ennemi essaye en vain de nous reprendre les tranchées qu'il a perdues la veille.

MERCREDI 3. — En Allemagne émeutes à Berlin et à Leipzig provoquées par la cherté de la vie.
— Le cabinet anglais annonce qu'il va proposer le service obligatoire.

— Les renseignements officiels sur les combats livrés font connaître que nos troupes se sont emparées de 1 000 mètres de front sur une profondeur de 600 mètres.

JEUDI 4. — Nos succès sur le Mort-Homme continuent.
— Les Communes votent en première lecture le service obligatoire.

— Dublin a retrouvé son état normal.
— La réponse allemande à Washington est rédigée.
— Liebknecht le leader socialiste est arrêté.

VENDREDI 5. — Nous avons encore élargi nos gains au Mort-Homme. Les pertes de l'ennemi sont énormes. La note allemande à Washington a été remise jeudi.
— Dans le Trentin les Italiens brisent les résistances autrichiennes.

RELIURE-CLASSEUR

J'ai vu.

Pour conserver et classer les numéros au fur et à mesure de leur apparition.



Reliure dite « électrique », très solide, chagriné vert, inscriptions or.

3 fr. prise dans nos bureaux
3.75 franco postaldomicile

Quatre Ouvrages d'Actualité

Les œuvres de l'abbé Wetterlé, ex-député au Reichstag et à la Chambre d'Alsace-Lorraine, ont paru en trois volumes sous ces titres :

L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas.
Ce qu'a été l'Alsace-Lorraine et ce qu'elle sera.

Propos de Guerre.

M. Paul-Albert Helmer, ex-avocat à Colmar, compagnon de lutte de l'abbé Wetterlé, a également fait paraître, sous ce titre : « France-Alsace », un volume du plus haut intérêt sur la question d'Alsace-Lorraine.

Ces quatre volumes sont en vente, au prix de 3 fr. 50 l'un.

Chez tous les libraires et aux bureaux de L'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence.

(Envoyer mandat-poste, franco de port pour la France.)

J'ai vu...



**LES ALLEMANDS NOUS APPRENNENT QU'UN DE NOS
CAPITAINES, SEUL, A ARRÊTÉ DEUX DE LEURS BATAILLONS**

Si les journaux français avaient écrit que lors d'un combat autour de Douaumont, un de nos officiers avait tenu tête " tout seul " à deux bataillons ennemis, on les eût taxés d'exagération. Mais ce sont les Allemands eux-mêmes qui ont raconté comment ce héros — un capitaine d'infanterie — voyant un trou de

mine abandonné, s'y blottit en emportant une mitrailleuse dont les servants avaient été tués: Et sans s'apercevoir qu'il était tout seul, il se mit à tirer. Deux bataillons montèrent à l'assaut, balayés par les salves de la mitrailleuse. Pour venir à bout de ce héros, les Allemands durent amener leurs flamenwerfer.